

**La vraie histoire des *Lavigueur*,
ou l'art de dire des conneries
d'après *On Bullshit* de Harry Frankfurt**

Moi, rien que de penser à la vérité toute nue, j'ai honte.

Anonyme

La vérité une fois pour toute

Pourquoi Radio-Canada a-t-elle intitulé la série télévisée la «vraie histoire» des Lavigueur quand on sait tous très bien que la série est truffée de mensonges ? Mario Clément, directeur des programmes, expliquait que «Les Lavigueur, c'était devenu tout ce qu'on méprise comme peuple. Il faut réparer l'injustice que les médias ont créée. C'est notre «job» de le faire.»¹ Tout le monde peut relater une histoire personnelle en relation avec les médias et témoigner que ceux-ci falsifient très souvent la réalité. Dans le cas des Lavigueur, Radio-Canada n'y était pas allée de main morte en présentant à son Bye Bye de 1986 un sketch mettant en scène le père Lavigueur en Bourgeois gentilhomme mal dégrossi et sans aucune classe. Tout le Québec s'était bien marré devant son petit écran.

Aussi, Radio-Canada entendait faire amende honorable en 2008 en réalisant une télésérie allant à contre-courant des idées reçues qui voulait rétablir les «faits». Jean-Guy Lavigueur, loin d'être un imbécile heureux, fut en réalité un homme digne, bien qu'analphabète. Il venait de perdre sa femme qu'il aimait tendrement et son emploi après trente ans à la même usine. Il avait de la difficulté à s'en remettre et s'accrochait à sa petite famille. Sa fille Sylvie était le portrait de sa mère car c'est elle qui administrait les avoirs de la famille. Quant à Louise, sa «princesse», elle vivait mal sa crise d'adolescente

¹¹ Cité dans *Le Devoir* du samedi 5 janvier 2008, p. 3.

et fréquentait un voyou du quartier qui l'entraînait à vendre de la drogue. Et on pourrait poursuivre ainsi avec les autres personnages qui restent attachants. Il est clair que tout fut mis en place pour nous faire apprécier ces petits gens, et qu'on avait eu tort de les prendre pour des «twits», comparativement à ces journalistes et ces avocats véreux et odieux qui se jettent sur la famille comme des carnassiers sanguinaires se jettent sur des proies faciles parce que maladroites.

Voilà la «vraie histoire». C'est celle vécue par cette petite famille qui, rejetée de tous, n'en gardait pas moins le cap sur les valeurs de solidarité filiale et de pardon. Elle seule est «humaine» - tout le Québec étant son bourreau. Voilà la «vraie histoire» que la miniserie entend rétablir. Des personnages, comme l'avocat de Louise (Maître François Léonard), la courtière immobilière déloyale, l'innommable Gamache ainsi que le pourri de Frank Lemieux, sont-ils peints outrancièrement ? Peut-être. Une mise en garde, toutefois, précède chaque épisode : «Cette série est inspirée d'une histoire vécue. Des éléments de fiction sur le plan des personnages et des événements ont cependant été utilisés à des fins dramatiques.» Peu importe donc les faussetés factuelles que recèlent la série. Son propos consiste à rétablir non pas la vérité, mais l'injustice vécue par cette famille. Les Lavigreur ont beaucoup souffert et la série se présente comme le redresseurs de torts. La série adopte une perspective intimiste sur le drame intérieur vécu par les membres de la famille. Toutefois, cette perspective reste par définition invérifiable parce que relevant de la vie intérieure des personnes. *Les Lavigreur, la vraie histoire* prétend donc capter sur la pellicule ce qu'aucune caméra n'a pourra jamais saisir : la souffrance de ces gens. Ne cherchons pas dans la série la vérité, mais autre chose.

Adieu la vérité. Vive le relativisme !

L'un des effets pervers de la télé-série, c'est qu'elle conforte les gens dans leur suspicion à l'égard de la vérité. Les propos de Benoît Aubin, journaliste au *Journal de Montréal*, résume éloquemment le cynisme ambiant à l'endroit de la vérité :

Quiconque s'intéresse au domaine fascinant des conflits entre humains – divorces, procès, poursuites, règlements de compte – est tenté de conclure qu'il n'y a pas de telle chose qu'une Vérité objective qui trônerait quelque part au-dessus de la mêlée des souvenirs partiels et des récits partiels. Plusieurs habitants de cette zone crépusculaire de l'activité humaine – policiers, avocats, journalistes, filous – finissent par voir la vérité comme rien de plus qu'un compromis plausible entre divers témoignages suspects.²

Ce genre de déclarations alimente le relativisme ambiant à l'égard de la vérité. Qui peut en effet prétendre détenir la Vérité ? Croire à l'existence d'une vérité objective lorsqu'on est confronté à de telles histoires troublantes, sinon des attardés, aveuglés par des croyances surannées ?

Toute la vérité, rien que la vérité

Qu'est-ce que la vérité ?, demandait déjà Ponce Pilate (Jean, 18 37), et il se lava les mains, c'est-à-dire qu'il esquiva la question. Bien souvent, comme Benoît Aubin,

² Benoît Aubin, «Quelle «vraie» histoire?», *Journal de Montréal*, 05/02/2008.

nous nous posons la question sur un ton désabusé parce qu'à l'évidence, la vérité est si complexe et personnelle qu'il ne fait aucun sens à chercher une soi-disante Vérité universelle qui soit valable pour tous. Pour paraphraser un mot de David Hume : la vérité n'est pas une qualité qui se trouve dans les choses elles-mêmes : elle n'existe que dans l'œil de qui la contemple, et chacun perçoit une vérité différente.³ Tout de même, voilà bien une vérité: la vérité est toute personnelle. C'est ce que proclame en philosophie le relativisme. Mais le voilà immédiatement confronté à une fatale incohérence: dire que toute vérité est personnelle, c'est dire une vérité universelle, valable pour tout le monde !

Le domaine de la philosophie qui s'interroge sur la vérité se nomme l'*épistémologie* (du grec *épistèmè*, connaissance, et *logos*, étude), ou théorie de la connaissance. Une des questions centrales de l'épistémologie est *comment connaissons-nous la vérité ?* Pour répondre à cette question, il faut d'abord s'assurer que la vérité existe. Ensuite, il s'agit de savoir en quoi consiste la vérité, quelle est sa nature. Finalement, il s'agit de connaître le type de relation que les humains entretiennent avec la vérité ; en somme, comment passons-nous d'une simple *croissance* à une *connaissance* en bonne et due forme? Une réponse plausible à cette dernière interrogation veut qu'une croissance devienne connaissance lorsqu'on admet la réalité de la croissance. Pour prendre un exemple simple (trop simple peut-être), supposons que je crois qu'il pleut. Mais croissance devient *connaissance* du moment que j'ai la preuve qu'il pleut effectivement à l'extérieur. La réalité (ici la température) confirmant ma croissance, j'obtiens ainsi la vérité, et ma croissance devient connaissance. Dès lors, nous pouvons dire que c'est quand il y a adéquation entre notre croissance et ce qui existe en dehors d'elle, c'est-à-dire la réalité, que la vérité est établie. Dans le langage médiéval de Thomas d'Aquin, la vérité est définie selon la formulation latine comme *adaequatio rei et intellectus*, c'est-à-dire adéquation entre la réalité et ce qu'on croit ou pense.

Cela posé, ceux et celles qui rejettent la vérité, rejettent la possibilité d'une réalité qui corresponde à nos croyances. En somme, nous n'aurions que des croyances, jamais de connaissances. C'est ce que défendent les sceptiques. Les philosophes partisans du

³ David Hume, De la règle du goût. Hume parle de la beauté au lieu de la vérité.

relativiste disent autre chose. Ils disent que chacun a sa vérité, de sorte qu'il n'y a pas de vérité objective qui soit vraie pour tout le monde. Au contraire, les philosophes qualifiés de réalistes affirment qu'une vérité existe, que nous la connaissons ou non. Par exemple, avant que nous sachions que la Terre est ronde, il était vrai que la Terre est sphérique. Pour un philosophe réaliste, la vérité est réelle et indépendante de nous, que nous la reconnaissons ou pas. Pour les anti-réalistes, comme les sceptiques et les relativistes, la vérité n'est jamais en dehors de nous, comme une pierre sur laquelle nous pouvons trébucher. En réalité, la vérité est une création humaine dépendant des valeurs de la société dans laquelle nous vivons ainsi que de sa culture.

Bullshit !

Revenons à la minisérie *Les Lavigreur, la vraie histoire*. Je disais qu'il est vain de chercher la vérité dans la télé-série, car ce n'est pas son propos. Voudrait-elle le faire qu'elle ne le pourrait pas puisqu'elle adopte un point de vue subjectif en principe invérifiable, car les émotions subjectives vécues par les membres de la famille, dont celles du père, sont en principe insaisissables, sauf par les principaux intéressés eux-mêmes. Saura-t-on jamais ce qu'a pu vivre dans son for intérieur Jean-Guy Lavigreur ? Lui-même ne le savait peut-être pas. Pourtant, c'est ce qu'entend décrire la série. Elle entend donc décrire l'indescriptible. C'est pourquoi, du début à la fin, la minisérie n'est que pure fiction et mensonge. Mais peut-on encore véritablement parler ici de «mensonge» ? C'est ici que le philosophe Harry Frankfurt peut nous venir en aide.

D'après le philosophe, il y aurait une différence non-négligeable entre «mensonge» et «baratin» ou «connerie» (*bullshit*). Dans un texte retentissant «On

Bullshit»⁴, le philosophe américain (né en 1929) s'efforce de tracer une distinction entre le mensonge et le baratin. En fait, le baratin est presque un mensonge, sans en être un au sens strict du terme, ou encore, le baratin serait une espèce particulière de mensonge, mais n'est pas à proprement parler un mensonge en bonne et due forme. Donnons quelques exemples de baratin afin d'illustrer ce dont il s'agit.

Une publicité de produits de beauté vante l'efficacité de sa crème pour la peau éliminant les rides apparentes. Certes, la crème en question élimine effectivement les rides ; en contre-partie la crème a pour effet de gonfler les cellules de l'épiderme qui meurent. C'est un exemple de baratin (*bullshit*). La publicité ne se soucie pas de dire la vérité ou de la cacher, contrairement au mensonge ; son but est de vendre la crème en question.

Une publicité de bière cette fois-ci laisse-entendre qu'on ne peut avoir du plaisir en gang qu'en consommant de la bière. – C'est encore du baratin. La publicité ne dit pas qu'il est *factuellement vrai* que le plaisir en groupe doit comporter obligatoirement la consommation de bières ; elle suggère ou évoque librement l'idée qu'il est plaisant de boire en groupe.

Frankfurt écrit: «... cette absence de tout souci pour la vérité, cette indifférence à l'égard de la réalité des choses constituent l'essence même du baratin.»⁵ Un peu plus loin, l'auteur établit la distinction entre le menteur (*liar*) et le baratineur (*bullschitter*) :

... le menteur dissimule ses manœuvres pour nous empêcher d'appréhender correctement la réalité : nous devons ignorer qu'il tente de nous faire avaler

⁴ Publié à l'origine dans la revue *Raritan* en 1986. Ce texte fut reproduit ensuite dans une anthologie des essais philosophiques de l'auteur intitulée, *The Importance of What We Care About* (Cambridge University Press, 1988). Puis, sous l'instigation de l'éditeur, le texte parut seul dans un livre en format de poche en 2005. Une traduction française fut immédiatement entreprise sous le titre *De l'art de dire des conneries* et fut publiée aux Éditions 10/18 un an plus tard.

⁵ Harry Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, p. 46.

des informations qu'il considère comme fausses. Au contraire, le baratineur dissimule le fait qu'il accorde peu d'importance à la véracité de ses déclarations : nous ne devons pas deviner que son but ne consiste ni à dire des vérités ni à les cacher.⁶

Examinons un dernier exemple plus sérieux de baratin. À strictement parler, lorsque George W. Bush déclara que le régime de Saddam Hussein produisait des armes de destruction massive, il ne *mentait* pas; cependant, il *baratinait* (ou *déconnait*). Son objectif n'était pas de cacher la vérité, il n'était donc pas menteur ; son but était d'envahir l'Irak, que celle-ci recèle ou non des armes de destructions massives. Nous savons à présent que l'Irak ne détenait pas de telles armes. L'administration Bush a par la suite rétorqué que, de toute façon, l'Amérique devait envahir l'Irak afin d'y chasser le dictateur et instaurer la démocratie. Bush était sincère au départ de sa croisade contre l'Irak ; il croyait que l'Irak détenait des armes de destructions massives. Cependant, il ne disposait pas de preuves formelles, indubitables, à ce chapitre. Mais il se servit de ce prétexte pour envahir l'Irak. D'après l'analyse de Frankfurt, nous devrions dire que le président des États-Unis *déconnait*, mais ne *mentait* pas.

Frankfurt remarque entre autres choses que le baratin repose sur le bluff ou le trucage. Bush bluffa à partir de quelques minces indices laissant croire qu'il avait raison de vouloir envahir l'Irak. Le 5 février 2003, devant le Conseil de Sécurité de l'ONU, Colin Powell, alors Secrétaire d'État des États-Unis, donna des preuves très controversées sur l'existence d'armes de destruction massive en Irak. Il exprimera deux ans plus tard son amertume: interrogé sur ABC, il expliqua que cette prestation, en grande partie fausse, entache désormais sa carrière. Si Colin Powell a menti, Bush de son côté déconnait ou baratinait. Powell a récolté tout l'odieux du baratinage de son patron. Lorsqu'on confronte le baratineur à la vérité, son masque de baratineur tombe et il devient un menteur.

⁶ Ibid., p. 64-65.

La téléserie qui déconne

Lorsque le baratin se drape de la vérité, il devient baratin par excellence. Je soutiens que *Les Lavigueur, la vraie histoire* illustre éloquemment ce suprême baratin. On rétorquera que, puisque le baratineur ne s'intéresse pas à la vérité, et que le but visé par la téléserie est de rétablir la vérité, la téléserie ne baratine pas. Justement, ce fameux titre la téléserie nous laisse-croire que la téléserie veut nous montrer la «vérité vraie», mais ce n'est là que du *bluff*. Comme je l'ai montré, le but de la téléserie n'est pas de rétablir la vérité, mais plutôt de réparer le tort considérable subi par les Lavigueur, en particulier de la part des médias. La téléserie comporte de nombreuses faussetés et inexactitudes. Peu importe. Ce qui compte pour le scénariste Jacques Savoie, c'est de rétablir l'honneur des Lavigueur qui fut traîné dans la boue par les médias.

Une civilisation «anti-réaliste» carburant au baratinage

«L'un des traits les plus caractéristiques de notre culture, écrit Frankfurt, est l'omniprésence du baratin.»⁷ Qu'est-ce qui explique cet affligeant phénomène si répandu ? En premier lieu, répond Frankfurt, il y a cette conviction propre aux démocraties «qu'il est de la responsabilité du citoyen d'avoir une opinion sur tout...». Nous sommes tous amenés, un jour ou l'autre, à devoir donner notre avis sur un sujet dont on ignore presque tout. C'est le règne de ce que déjà Platon appelait la *doxa*, l'empire de l'opinion, c'est-à-dire de l'ignorance. Contemporain du faîte de la démocratie à Athènes, Platon dénonçait le danger d'un pouvoir politique reposant sur l'ignorance des citoyens. Seuls, arguait Platon dans *La République*, ceux qui savent doivent gouverner : ce sont les fameux «philosophes-rois».

⁷ Harry Frankfurt, op. cit., p. 17.

D'après Frankfurt, la prolifération du baratin a des sources plus profondes que l'empire de la doxa naissant dans le terreau fertile de la démocratie. Ces sources véritables sont celles du triomphe des philosophies anti-réalistes «qui nient toute possibilité d'accéder à une réalité objective et par conséquent de connaître la nature véritable des choses.»⁸ Ces philosophies, tel le relativisme ainsi que le scepticisme, que nous avons brièvement abordé précédemment, sapent l'idéal de *vérité* «au profit d'une autre sorte de discipline : celle que requiert l'idéal alternatif de *sincérité*.» Puisque nous sommes pratiquement tous convaincus qu'une réalité vraie, valable pour tous, n'existe pas, le mieux que nous puissions faire, c'est de dire comment les choses nous apparaissent, chacun devant être fidèle à ce qu'il perçoit et à comment il le perçoit. Le problème qui se pose, toutefois, c'est qu'«être fidèle» à soi n'a plus aucun sens puisque la vérité n'en a plus aucun. Frankfurt peut donc conclure son troublant essai par cette phrase coup-de-poing : «La sincérité, par conséquent, c'est du baratin. (*sincerity itself is bullshit*)».

⁸ Ibid., p. 73.